

# 1

La pluie tombe dru tandis que le cercueil de mon mari descend lentement dans la terre. Elle s'abat avec une telle intensité, comme si le ciel lui-même se déchirait, tout comme mon cœur.

Sous un parapluie, figée entre les autres endeuillés, j'écoute le prêtre évoquer la résurrection, la gloire, la bénédiction, la souffrance, la rédemption, l'amour sacré de Dieu. Autant de mots dénués de sens.

Plus rien n'a de sens. Un gouffre en forme de Michael s'est ouvert en moi, laissant tout le reste dénué d'importance.

Peut-être est-ce pour cela que je me sens engourdie, comme une coquille vide, dévastée par le chagrin. Mes os semblent dispersés dans un désert aride, condamnés à se dessécher sous un soleil implacable pour l'éternité.

Derrière moi, une femme pleure doucement dans son mouchoir. Sharon ? Karen ? Une ancienne collègue de Michael, croisée une fois, lors d'une fête de fin d'année, dans une salle de classe aménagée pour l'occasion, où l'on buvait du vin médiocre dans des gobelets en plastique. Ce soir-là, elle avait traité Michael d'idiot pour une raison qui m'échappe, et maintenant, elle pleure.

Quand la mort frappe, on mesure soudain tout ce qu'on a laissé passer, tout ce qu'on aurait pu faire autrement.

Le prêtre referme sa Bible, trace un signe de croix puis s'efface. Je m'avance, ramasse une poignée de terre et la laisse glisser sur le cercueil. Elle tombe avec un bruit sourd, brutal, laissant une traînée brune qui s'étale, insensible, sur le bois.

Une amertume âcre envahit ma bouche. Une colère froide gronde en moi.

*Quel rituel insensé ! Pourquoi s'y prêter encore et encore ? Comme si les morts nous voyaient les pleurer. Ils ne sont plus là.*

Un vent glacial agite les feuilles dans les arbres. Je me détourne et quitte le cimetière sous la pluie, sans me retourner, malgré une voix étranglée par les sanglots qui murmure mon nom.

J'ai besoin d'être seule. Mon chagrin est un fardeau que je ne peux partager. Il m'appartient, et personne ne pourrait le comprendre.

Lorsque je pousse la porte de la maison, il me faut quelques instants pour reconnaître les lieux. Le trajet depuis le cimetière est un blanc total, un vide qui ne me surprend plus. Depuis l'accident, mon esprit est noyé dans une brume épaisse, un refuge opaque où la douleur ne cesse de m'étouffer.

J'ai lu quelque part que le chagrin ne se limite pas aux émotions. Il s'immisce aussi dans le corps, déclenchant une cascade de réactions chimiques qui laissent des traces profondes : fatigue, nausées, migraines, vertiges, perte d'appétit, insomnie... Une liste interminable de symptômes.

Et je les ressens tous.

Après avoir retiré mes chaussures et les avoir glissées sous le meuble de l'entrée, je laisse mon manteau de laine

choir sur le dossier d'une chaise dans la cuisine. Je me dirige vers le réfrigérateur, ouvre la porte et contemple son contenu sans vraiment le voir, tandis que la pluie tambourine contre les vitres. J'essaie de me persuader que j'ai faim.

Mais ce n'est pas le cas. Je devrais manger pour garder mes forces, mais je n'ai aucun appétit. Je referme doucement la porte et presse mes doigts sur mes tempes qui pulsent douloureusement.

*Un autre mal de tête. Le cinquième cette semaine.*

Tandis que je me retourne, mon regard s'arrête sur une enveloppe posée sur la table, juste à côté du panier de fruits. Elle est immaculée, avec une écriture soignée et un timbre décoré du mot *LOVE* en lettres rouges.

Elle n'était pas là avant que je parte.

Ma première pensée est que Fiona a dû ramener le courrier. Puis je me souviens qu'elle ne vient que le lundi, et aujourd'hui, nous sommes dimanche.

Alors, comment cette lettre est-elle arrivée ici ?

Je m'approche, l'inquiétude s'insinuant en moi. Je prends l'enveloppe entre mes doigts tandis qu'un grondement de tonnerre résonne, faisant vibrer les fenêtres. Une rafale secoue violemment les arbres. Lorsque je lis l'adresse de l'expéditeur, un frisson me parcourt.

Pénitencier de l'État de Washington.

Un mélange de curiosité et d'appréhension me pousse à déchirer lentement le bord de l'enveloppe. À l'intérieur, une feuille blanche. Je la déplie et murmure les quelques mots inscrits :

— J'attendrai éternellement, s'il le faut.

C'est tout. Rien d'autre, si ce n'est une signature.

Dante.

Je retourne la feuille, mais l'autre côté est vierge.

Pendant un instant, je pense que cette lettre était destinée à Michael. Mais cette idée s'efface rapidement en voyant mon nom sur l'enveloppe, écrit en majuscules au stylo bleu. Ce Dante, qui qu'il soit, a voulu que cette lettre me parvienne.

Mais pourquoi ?

Et que veut-il dire par là ?

Troublée, je replie la lettre, la remets dans l'enveloppe et la dépose sur la table. Une inquiétude diffuse me gagne, me poussant à faire le tour de la maison. Je vérifie minutieusement que toutes les portes et fenêtres sont bien verrouillées. Je tire les rideaux, baisse les stores et m'enferme dans une bulle, à l'abri de cet après-midi sombre et pluvieux. Ensuite, je me sers un verre de vin et m'installe à la table de la cuisine. Mon regard reste fixé sur l'enveloppe, comme si elle contenait bien plus que ces quelques mots.

Une étrange certitude s'installe en moi : quelque chose se trame.

Et cela ne présage rien de bon.

\*\*\*

Ce matin, je me réveille avec un mal de tête lancinant, mais la suffocante sensation de terreur s'est un peu dissipée. Dehors, le ciel est gris, le vent souffle, mais la pluie a cessé. Dans l'État de Washington, l'humidité et les nuages sont omniprésents, et janvier semble porter cette mélancolie.

J'essaie de travailler, mais au bout d'une heure, je capitule. Impossible de me concentrer. Chaque esquisse que je dessine est imprégnée d'une tristesse palpable. Le livre pour enfants sur lequel je travaille raconte l'histoire d'un

garçon timide qui se lie d'amitié avec un lapin parlant, mais aujourd'hui, mon lapin semble plus proche de sombrer dans une overdose de Percocet que de grignoter les carottes offertes par le garçon.

Je quitte mon bureau pour la cuisine. Mon regard se pose immédiatement sur la lettre, toujours sur la table. Puis il descend vers le sol, où une flaque d'eau s'étale, inattendue.

Pendant la nuit, le plafond a commencé à fuir. Pas une, mais deux fuites.

Je savais qu'on aurait dû acheter une maison plus récente.

Mais Michael aimait les vieilles maisons. Il leur trouvait un « caractère » unique. Quand nous avons emménagé dans cette maison victorienne de style Queen Anne, il y a six ans, nous étions de jeunes mariés pleins d'énergie, mais avec des finances limitées. Nos week-ends étaient rythmés par les projets : repeindre, clouer, arracher les vieilles moquettes, réparer les murs fissurés.

Au début, c'était amusant. Pendant trois mois environ. Puis c'était devenu exténuant. Finalement, cela s'était transformé en une bataille acharnée : nous contre une maison bien décidée à rester en ruine malgré tous nos efforts.

On remplaçait une canalisation défectueuse, et le chauffage tombait en panne. On modernisait le vieil électroménager, et c'était la moisissure toxique qui s'installait au sous-sol. Cette spirale infinie de réparations et de rénovations épuisait à la fois nos économies et notre patience.

Michael avait prévu de refaire le toit cette année.

Parfois, je me demande quelles tâches inachevées figureront encore sur ma liste au moment de ma propre disparition.

Mais je chasse ces pensées, déjà submergée par une tristesse suffisante.

Je vais chercher deux seaux en plastique dans le garage, que je place sous les fuites au plafond, puis je prends la serpillière. Il me faut près d'une heure pour éponger toute l'eau et sécher le sol. Juste au moment où je termine, le bruit de la porte d'entrée qui s'ouvre et se referme attire mon attention. Je regarde l'horloge du micro-ondes.

*Dix heures. Pile à l'heure.*

Fiona, ma femme de ménage, entre dans la cuisine. Dès qu'elle m'aperçoit, elle lâche ses sacs de produits de nettoyage en poussant un cri perçant.

Je suis si épuisée que je ne réagis même pas.

— J'ai l'air aussi effrayante que ça ? Rappelez-moi de me maquiller avant votre prochaine visite, dis-je d'un ton neutre.

Essoufflée, le visage blême, elle s'appuie contre le cadre de la porte et se signe.

— Par le Christ, vous m'avez fichu une peur bleue !

Je la fixe en haussant un sourcil.

— Vous vous attendiez à voir qui ? Le père Noël ?

Elle rit, un peu nerveusement, encore sous le choc.

Fiona, avec ses origines écossaises, est une femme chaleureuse et robuste. Ses yeux bleus pétillants contrastent avec ses joues rosées et ses mains rêches, marquées par des décennies de travail. Malgré ses soixante ans passés, elle dégage une énergie étonnante, digne de quelqu'un deux fois plus jeune.

L'avoir à mes côtés pour entretenir cette immense maison est un luxe coûteux, mais indispensable. Avec ses deux étages, plus de cinq cents mètres carrés, et ses innombrables recoins où la poussière s'accumule, je ne pourrais jamais m'en sortir seule.

Fiona secoue la tête, se ventilant avec la main.

— Vous m'avez bien fait sursauter, ma chère ! Ça faisait longtemps.

Puis son expression change, et son visage s'assombrit. Elle m'observe attentivement, comme si elle ne m'avait pas vue depuis des années.

— Comment allez-vous, Kayla ?

Je détourne le regard, incapable de lui mentir.

— Ça va. J'essaie de m'occuper.

Elle hésite, ses mots suspendus. Finalement, elle soupire et jette un coup d'œil par la fenêtre, où le détroit de Puget se perd dans une brume épaisse.

— Je suis vraiment désolée. J'ai lu l'article dans le journal, et ça m'a bouleversée. Y a-t-il quelque chose que je puisse faire ?

— Non. Mais merci.

*Je prends une profonde inspiration. Ne pleure pas. Tiens bon.*

— Pour aujourd'hui, laissez tomber la cuisine. Je vais appeler quelqu'un pour s'occuper de la fuite, donc pour l'instant, ça ne sert à rien de nettoyer si l'eau continue de couler. Mon bureau peut attendre, et...

Ma voix vacille légèrement.

— Évitez aussi le bureau de Michael, s'il vous plaît. Je préfère le laisser tel quel encore un moment.

— Bien sûr, dit-elle doucement. Vous resterez ici, alors ?

— Oui, je serai là toute la journée.

— Non, je veux dire... dans cette maison ?

Son ton est étrange, et il me faut quelques secondes pour comprendre qu'elle s'inquiète pour son emploi.

— Oh, vendre maintenant serait impensable. C'est bien trop tôt pour envisager un changement aussi drastique.

Peut-être dans un an ou deux, quand tout sera plus calme.  
Pour l'instant, je vis au jour le jour.

Elle acquiesce, et après un moment de silence, elle désigne l'arrière de la maison.

— Je vais commencer maintenant.

— Merci, Fiona.

Elle ramasse les sacs qu'elle avait laissés tomber, se dirige vers la sortie, puis se retourne soudainement pour ajouter :

— Je prierai pour vous, ma chère.

Je ne prends même pas la peine de lui répondre que c'est inutile.

Je sais que je suis une cause perdue, qu'aucune prière ne pourra me sauver. Mais ce n'est pas une raison pour être impolie. Alors, je me contente de hocher la tête, mordant ma lèvre pour retenir mes larmes.

Une fois qu'elle est partie, mon regard retombe sur la lettre posée sur la table. Presque sans réfléchir, je m'assieds et décide d'y répondre. J'écris au dos de la lettre que Dante m'a envoyée.

Qu'est-ce que vous attendez ?

Je l'envoie avant de me raviser.

Une semaine plus tard, une réponse arrive. Elle est encore plus brève que la mienne. En réalité, elle se résume à un seul mot.

Vous.

Dans le coin inférieur de la feuille, une petite tache brunâtre et sèche, semblable à du sang, semble porter avec elle une obscure promesse.

## 2

Je glisse la lettre au fond de mon tiroir à sous-vêtements, déterminée à l'oublier. Si jamais j'en reçois une autre, j'envisagerai de contacter le détective sympathique qui m'a interrogée après l'accident. Peut-être pourra-t-il enquêter sur ce fameux Dante et découvrir qui il est.

En attendant, j'ai d'autres soucis à gérer.

Outre la nouvelle fuite dans le toit, des problèmes électriques commencent à se manifester dans la maison.

Le lustre de la salle à manger clignote de manière erratique, un crépitement inquiétant se fait entendre dans l'interrupteur de la chambre, et parfois, la sonnette retentit sans raison apparente.

J'ai appelé trois couvreurs locaux, mais aucun n'a pris la peine de me rappeler. Finalement, je me suis tournée vers un homme à tout faire, Ed, dont la carte dormait au fond de mon tiroir à bric-à-brac.

Je m'attendais à voir un homme d'un certain âge, un peu dégarni, avec une ceinture à outils autour de la taille. Mais lorsque j'ouvre la porte, je découvre un jeune homme mince, souriant, avec de longs cheveux retenus par un bandeau de cuir tressé. Il porte un t-shirt à l'effigie de John Lennon, un jean patte d'eph' usé, des sandales, et il tient une boîte à outils rouillée.